



De haut en bas :

Panneau décoratif en papier d'aluminium

L'art d'être cruel.

Un créateur classique : toiles brutes, sans peinture.

C'EST TROP CON POUR ÊTRE VRAI

Une commission internationale composée de douze membres a sélectionné les artistes invités. Dans le « dossier de presse » on lit : « La Commission internationale exigeante, tant sur le plan de la qualité que sur le plan de la nouveauté, se trouva amenée à limiter le nombre d'artistes et, du même coup, le nombre de pays représentés, afin de faire de la Biennale de Paris une manifestation cohérente qui donne une image véritable et dynamique de l'art le plus nouveau à travers le monde. » Compliments. Pour Georges Boudaille, délégué général de l'exposition (depuis 1970) « la biennale est un acte de foi, une manifestation de confiance dans la jeunesse, une interrogation permanente sur l'art, sa nature, son destin ». Il ajoute, profitant d'un si bel élan : « les artistes sont appréciés en fonction de l'évolution générale de l'art [...] mais aussi en fonction de leur originalité et de leur personnalité... » tandis que Pontus Hulten — que nous avons dégoté je ne sais où pour diriger le Centre National d'art et de culture Georges Pompidou — se pâme d'aise le brave homme : « les œuvres représentent les tendances les plus diverses, les plus extrêmes, les plus nouvelles. Elles composent le panorama le plus lucide et le plus complet auquel les jeunes artistes de tous les pays aient jamais été conviés. »

Toutefois G. Boudaille se plaint de l'insuffisance de la subvention (850.000 francs nouveaux, tout de même). Elle est dérisoire paraît-il aussi devons-nous lui décerner des éloges pour avoir si bien réussi, si bien utilisé ses facultés au service de l'esprit, l'art étant — du moins selon moi — l'une des manifestations de l'esprit.

A l'heure du déjeuner, le jour du vernissage réservé aux journalistes, appareil photographique en bandoulière, je me suis rendu avenue Wilson. Une multitude de jeunes envahissait les musées, nulle invitation ni carte n'étant demandée. Je suis entré comme dans un moulin. Toute la bonne graine de l'art y est entassée. D'abord sur un plancher surélevé recouvert d'une natte un garçon de Tokyo a installé sa propre salle de séjour. Sérieux comme un pape (ou plutôt comme un bonze) le visage fermé, il évolue lentement dans son chez soi, les pieds nus et la tête pensante. Il verse de la

peinture blanche dans un seau puis répand le produit sur le tapis, patauge avec un doigté extraordinaire et une adresse inouïe ne se cassant nullement la gueule, qu'il a bien faite. Le public en silence admire. Des jeunes femmes pleurent. C'est vrai. Mais il faut dire que de la mélasse blanche s'élève une forte odeur d'ammoniaque. Moi, ça me dégage les narines que j'avais aussi bouchées que l'esprit.

Dans une petite salle, à côté, seul, désespérément seul sous les projecteurs qui l'accablent, par terre, un coq attaché à une ficelle est là crevant de soif, les yeux encore vifs, inquiets, animal victime de « l'art » des hommes et regardant les tristes animaux cruels que nous sommes. C'est atroce. J'ai l'estomac aux bords des lèvres, je m'éloigne lâchement, prends quelques clichés et sort aussitôt. Sur le terre-plein entouré de colonnes classiques un artiste travaille sur une manière de gigantesques couvercle noir ; plus modeste, un athlète bardé de médailles a déposé deux bombes d'usage ménager, il m'a semblé. Je gagne l'avenue — c'est tout ce que je gagne — abrège la visite. J'ai dose d'éccœurement. Je pense au coq.

J'écris. Ma plume a perdu ses muscles. Mon encré n'a plus de couleur. J'ai envie de tout laisser tomber. Il serait bon d'écrire que la pire des décadences s'étale à Paris jusqu'au 2 novembre, celle de la vulgarité, de la cruauté ; il serait bon de disserter sur la ruine de la pensée sous les influences multiples et variées d'un monde soi-disant civilisé où surtout la barbarie s'épanouit. Il serait bon, mais à quoi bon ! D'autres mots viennent. Ils vont s'inscrire sur la page immédiatement : merde, c'est trop con, c'est trop con pour être vrai.

Heureux — d'après ce que j'ai vu — comme des poils de cul dans l'eau de bidet, des sots, des abrutis, des crétins, des imbéciles, des fous, de tristes bouffons sont assemblés pour la plus ridicule, la plus insensée des couillonades dont le titre est « Biennale de Paris ». Vive la campagne où chantent les coqs, le matin. — J.C.

★

P.S. — Il paraît que ce coq est une poule. De toute manière son tortionnaire est une vache.



De haut en bas :

Produits ménagers disposés par un artiste.

Artiste au travail.

Un autre artiste au travail.